

Roland Chemama

## L'actuel est-il toujours daté ?

---

*Il y a, c'est bien vrai, un certain « présentisme », un privilège donné au présent, dans le rapport contemporain au temps. C'est sûrement dû à bien des facteurs. D'abord à une difficulté particulière, dans le monde contemporain, à se rattacher à des traditions qui ont perdu leur légitimité. Mais aussi, du fait même de la perte de la légitimité des idéologies qui valaient pour les générations précédentes, il y a en même temps une difficulté, pour chacun, à imaginer vraiment un futur de façon articulée et cohérente.*

*En somme nous vivons dans l'instantané. Mais je dirai alors que si nous pouvons repérer, par rapport à cela, des effets de jouissance, ce n'est pas uniquement la jouissance objectale dont je vous ai parlé il y a un instant. Ce qu'il me semble, et j'en ai parlé dans un livre datant de quelques années, c'est que le rapport qui est le nôtre à un temps discontinu, à un présent séparé du passé comme de l'avenir, n'est pas pour rien dans ce que l'on pourrait appeler la dépressivité contemporaine.*

---

**L**e titre que j'ai donné à ma communication, « l'actuel est-il toujours daté ? », vous fait d'emblée comprendre, je pense, que je fais un pas de côté par rapport au titre général de ce cycle. Je vais m'en expliquer.

Ce qui organise ce cycle, comme on le voit dans l'argument et dans les titres des interventions, ce sont quelques idées fortes, auxquelles j'adhère d'ailleurs comme vous tous. La première de ces idées, c'est qu'il y a des mutations du discours social. Les représentations sociales ne sont plus les mêmes qu'il y a 30 ou 50 ans. La clinique, et notamment la clinique psychanalytique, n'est plus la même.

La seconde de ces idées c'est que ce qui a changé, durant les dernières décennies, c'est principalement notre rapport à la jouissance. Le sujet du début du XXI<sup>e</sup> siècle ne serait plus le sujet du début du vingtième siècle. Celui-ci, disons pour faire vite le sujet du temps de Freud, le sujet freudien, acceptait plus facilement que le sujet contemporain de renoncer à une partie de la jouissance qu'il aurait pu vouloir acquérir. Mais en fait à quoi renonçait-il ? À des satisfactions, sans doute, interdites par la loi, à des satisfactions qu'il n'aurait pu obtenir que par le crime, mais ça, au fond, il n'est pas sûr que cela ait beaucoup changé. Sans même se lancer dans des statistiques il n'y a aucune raison de penser que le sujet contemporain soit plus criminel

que celui du siècle dernier. En revanche, si nous voulons spécifier la forme du rapport contemporain à la jouissance, nous devons rappeler, comme d'ailleurs l'argument le dit et le répète, que la jouissance n'est pas le plaisir. Si le plaisir n'existe que dans certaines limites, dans une consommation modérée d'alcool par exemple, nous appelons jouissance ce qui vient nous faire sortir des limites ordinaires, ce qui représente à nos propres yeux un excès. Mais un excès que nous recherchons, même si (je pense toujours à l'alcool) il peut comporter des inconvénients par rapport à notre santé. Donc quand nous disons que le sujet contemporain veut jouir à tout prix, selon le titre du livre bien connu de Charles Melman, cela veut dire, paradoxalement, qu'il ne veut pas renoncer à quelque chose qui est déplaisant autant que plaisant, à quelque chose qui peut comporter une certaine souffrance, ne serait-ce que le mal de crâne qui peut suivre un excès d'alcool.

Et puis il y a encore autre chose, autre chose qui concerne la dimension du temps. Le sujet freudien attendait peut-être davantage, pour chercher à se satisfaire, que les conditions soient réunies. Et c'était peut-être cette aptitude à temporiser qui lui permettait de viser le plaisir plutôt que la jouissance. L'enfant, notamment, acceptait, pour le moins, de différer certaines satisfactions, certaines satisfactions qui auraient été excessives à son jeune âge, avec la promesse explicite ou implicite, qu'il en récupérerait une part quand il serait adulte. Mais le sujet contemporain, avons-nous coutume de dire, il voudrait tout. Il voudrait tout tout de suite.

Bien sûr, par rapport au thème que vous avez choisi, cette dimension du « tout de suite » est essentielle. Le sujet contemporain, nous l'avons dit bien des fois, se refuse, non seulement à renoncer à sa jouissance, mais même à la différer. Il veut jouir dans l'actuel. Pouvons-nous d'ailleurs aller un peu plus loin ? Pouvons-nous dire qu'il veut jouir non seulement **dans** l'actuel mais de l'actuel ? C'est tout à fait concevable. Que se passe-t-il en effet quand on veut jouir le plus vite possible ? Je reprends ici le thème de l'alcool. Il y a actuellement, dans nombre de grandes villes européennes, une pratique particulière de nombreux jeunes, pour qui l'ivresse n'est plus une satisfaction, ou un dommage, qui accompagnerait, de façon pour ainsi dire collatérale, les plaisirs associés à des soirées conviviales. C'est un état qui doit s'obtenir le plus rapidement possible. Au point qu'on a inventé un nom pour ça. C'est le binge drinking. Et on peut alors se demander si la rapidité, la brutalité, du changement d'état, n'est pas ce qui constitue la jouissance recherchée. Et sans doute pourrait-on étendre ce type d'analyse à bien des formes de jouissance. Pas seulement à la drogue, pas seulement au flash.

Prenez, parce que c'est particulièrement représentatif de ce qu'on pourrait voir comme une parfaite illustration de l'actuel (au sens où cette notion implique celle d'immédiateté), prenez le zapping. Est-ce que le sujet, devant son poste de télévision a seulement plaisir à voir successivement des fragments d'émissions différentes ? Ou est ce que la rapidité du passage d'une scène à l'autre ne fait pas une bonne part de sa jouissance ? Il me semble que non seulement on peut le dire, mais que c'est devenu si banal que chacun peut le confirmer.

Encore une chose par rapport à l'idée que la jouissance, aujourd'hui, doit être immédiate. C'est sans doute ce trait qui fait de la jouissance contemporaine, apparemment, une jouissance de l'objet, une jouissance du gadget, une jouissance de l'objet jetable. Et cela bien sûr pour le plus grand intérêt de

la grande industrie, parce qu'un objet jetable est aussi un objet qui doit fréquemment être remplacé.

Alors vous voyez, sur un grand nombre de points, historicité des discours sociaux, mutation des formes de rapport à la jouissance, privilège donné au zapping ou au flash, jouissance objectale, il me semble que nous serions facilement d'accord. Mais sans doute est-ce précisément cela qui me pose question. Est-ce que nous ne serions pas trop facilement d'accord ?

D'accord comme on peut l'être chaque fois qu'on se retrouve, avec d'autres, à partager une analyse qui paraît d'autant plus convaincante qu'elle constitue, je dirai, l'idée du jour, en somme une idée bien « actuelle ». Si c'était le cas, est-ce que ça ne serait pas notre façon à nous de « jouir de l'actuel » ?

J'ai parfois le sentiment que dans nos colloques, dans nos congrès, ou pourquoi pas dans nos cycles d'étude, nous trouvons une certaine satisfaction à nous retrouver, ensemble, à faire le même tableau de la modernité. J'ajouterai que le plus souvent nous n'en parlons pas de façon neutre. Nous dénonçons un état de choses dont nous soulignons les inconvénients. Mais dans cette peinture d'une situation déplaisante, n'y a-t-il pas une certaine jouissance, puisque la jouissance nous la situons, précisément, hors de ce qui constitue le plaisir ?

Vous voyez alors ce que j'essaie de vous dire. Je pense qu'il est de bonne méthode de ne pas nous exclure trop vite des tendances, ou même des pathologies, que nous décrivons. En fait il n'y a pas de raisons que nos analyses ne soient pas, elles aussi, dans l'air du temps. Et de même que nos concitoyens se précipitent en masse vers ce qui, dans l'immédiat, procure une jouissance, de même qu'ils sont incapables de prendre la moindre distance par rapport à l'actuel, nous risquons aussi d'être un peu obnubilés par le tableau qui s'impose à nous, nous risquons de nous contenter de jouir de ce tableau, ou de la pertinence de notre regard, oubliant par là même qu'il y aurait peut-être à la fois à compléter le tableau que nous établissons, et à rester attentifs à des mutations nouvelles.

Donc deux choses : d'une part nous avons à compléter notre vision, parce que l'actuel est peut-être plus complexe que nous voulons bien le dire. Mais aussi d'autre part, deuxième chose, nous avons aussi à rester attentifs à d'éventuels changements de tableau, parce qu'il serait paradoxal, pour nous qui prétendons rendre compte de la modernité, que nous ne percevions pas que ce que nous décrivons comme actuel, ça va très vite être dépassé. En somme il vaudrait mieux ne pas oublier que l'actuel est toujours daté.

En ce qui concerne le premier de ces deux points, la nécessité de ne pas trop simplifier les choses, je partirai de ce qui, dans le thème que vous avez choisi, me paraît un point essentiel. C'est bien sûr le rapport au temps, et plus précisément le rapport du sujet contemporain à un présent séparé du passé comme de l'avenir. Il y a, c'est bien vrai, un certain « présentisme », un privilège donné au présent, dans le rapport contemporain au temps. C'est sûrement dû à bien des facteurs. D'abord à une difficulté particulière, dans le monde contemporain, à se rattacher à des traditions qui ont perdu leur légitimité. Mais aussi, du fait même de la perte de la légitimité des idéologies qui valaient pour les générations précédentes, Il y a en même temps une difficul-

té, pour chacun, à imaginer vraiment un futur de façon articulée et cohérente.

En somme nous vivons dans l'instantané. Mais je dirai alors que si nous pouvons repérer, par rapport à cela, des effets de jouissance, ce n'est pas uniquement la jouissance objectale dont je vous ai parlé il y a un instant. Ce qu'il me semble, et j'en ai parlé dans un livre datant de quelques années, c'est que le rapport qui est le nôtre à un temps discontinu, à un présent séparé du passé comme de l'avenir, n'est pas pour rien dans ce que l'on pourrait appeler la dépressivité contemporaine.

Entendez-moi bien. Je ne dis pas qu'il y a ici la clé pour comprendre la dépression. Je ne reprendrai même pas la question de la pertinence clinique du terme de dépression. Mais je dirai que si le sujet contemporain vit dans un temps où n'existent ni passé ni avenir, il vit par là même dans un temps figé, répétitif, et que c'est bien là une des coordonnées importantes de la dépression.

Ainsi, vous le voyez, je suis bien d'accord avec l'idée qu'il y a une jouissance de l'actuel, disons qu'un certain rapport au présentisme satisfait à quelque chose. Mais cette jouissance ne se confond pas avec la jouissance d'objet qu'on imagine souvent, avec la jouissance du flash, du binge drinking, du zapping. Ces jouissances existent, bien sûr, mais notre rapport au temps nous conduit à des formes de jouissance très différentes, comme cette jouissance morbide de la dépression sur laquelle je ne m'étendrai pas davantage.

Je ne m'y étendrai pas parce que je n'ai pas encore abordé le plus important de ce que j'ai à vous dire. Cela concerne cette crainte que j'ai à notre propos, cette crainte de m'enfermer, avec vous, dans une présentation de la modernité qui serait déjà datée. Je vais m'expliquer, mais je me dois de vous dire d'abord, pour situer ma démarche, qu'elle est pour moi très nouvelle, qu'elle sera donc peut-être bientôt datée, mais qu'elle m'interdit pour l'instant de répéter que le sujet contemporain s'enferme dans la jouissance de l'actuel, que ce soit d'ailleurs la jouissance objectale, ou celle, déjà assez différente, de la dépression.

Et puis je dois vous dire aussi dans quel contexte j'ai déjà abordé le thème dont je vais vous parler à présent. Il existe, à l'Association lacanienne internationale, un cartel qui s'appelle le Cartel franco-brésilien de psychanalyse, et qui organise, à la Maison d'Amérique latine, à Paris, chaque année, un cycle de conférence. Lorsque nous nous sommes réunis, en juin dernier, pour choisir le thème de 2013-2014, ce qui nous est venu c'est « Parlez-moi d'amour... les discours sur l'amour dans la modernité ». Vous voyez que cette façon d'aborder la modernité n'est pas la plus courante, mais nous en étions venus à cette idée chacun de notre côté.

À cette époque, je dois dire, je n'avais pas lu les conférences de Melman et Gauchet sur ce thème, conférences auxquelles je n'avais pas pu par ailleurs assister. Et il me semble que si mes collègues en étaient venus à penser à travailler ce thème ce n'était pas non plus du fait de ces conférences. Simplement chez nous, comme chez Melman et Gauchet, ou d'autres encore, il y a sans doute une perception de phénomènes qui commencent à prendre une certaine place. Comment est-ce que pour ma part je les ai abordés ?

En fait je suis parti d'une question souvent traitée aujourd'hui, celle du rapport du sujet contemporain à la sexualité, au désir sexuel. On ne peut pas ne pas voir, aujourd'hui, qu'il y a diverses formes d'inscription de ce désir qui

coexistent de façon, il faut le dire, apparemment plus tranquille que ce n'était le cas hier. Et les diverses lois ne font au fond que tirer les conséquences de ces mutations, même si elles peuvent aussi y contribuer. Nous sommes en tout cas dans une situation où il peut sembler équivalent de se dire hétérosexuel, homosexuel, ou encore transsexuel.

Tout cela est assez connu, mais ce que nous avons aussi relevé, en préparant le cycle de la Maison d'Amérique latine, c'est que cette pluralité, aujourd'hui, cette coexistence des diverses formes d'investissement sexuel, passe également à l'intérieur de chaque sujet individuel. Ce n'est pas seulement que coexistent hétérosexuels, homosexuels, bi-sexuels... En fait avec l'équivalence apparente des investissements de désir, **chacun** peut avoir l'impression de passer sans difficulté d'une position à une autre. Il y a, pourrait-on dire, une grande instabilité, une grande labilité, des choix d'objets sexuels. C'est d'ailleurs le thème du dernier roman de John Irving, *A moi seul bien des personnages*, roman où le narrateur, dès l'adolescence, éprouve qu'il peut être autant attiré par de jeunes sportifs, que par des femmes mûres. Quoi qu'il en soit c'est à partir de l'instabilité, au moins apparente, du désir sexuel, que la bi-sexualité vient occuper une place centrale.

La bi-sexualité semble ainsi garantir une certaine mobilité du désir et de l'amour. Nombreux sont en effet les sujets bisexuels qui disent pouvoir aimer de la même façon, sans faire nulle différence, un homme aussi bien qu'une femme. En somme les objets sexuels seraient pour eux divers, mais il faut relever que quelque chose, pour eux, assurerait une certaine unité. Quoi donc ? Eh bien la réponse s'est glissée dans ce que je viens de vous dire. Ils peuvent **aimer** de la même façon un homme ou une femme. Ce qui ferait l'unité de leur vie ce serait l'amour.

Vous voyez alors le lien de tout cela avec notre sujet. Ces hommes et ces femmes, au-delà des investissements dans l'actuel, dans les actualités successives de leurs rencontres, cherchent à définir quelque chose de plus durable, un autre rapport au temps où ils s'inscriraient dans la permanence d'un privilège donné à l'amour. En somme ce qui les sauverait de la « jouissance de l'actuel », ce serait leur amour... de l'amour. Et une fois cela repéré on s'aperçoit que de nombreux signes attestent aujourd'hui d'une sorte de valeur particulière donnée à l'amour, d'une sorte d'amour de l'amour.

Est-ce pour autant sur une note optimiste que je vais finir ? Quelque chose qui au-delà de la jouissance de l'actuel ferait revenir à un sentiment éternel ? Oui et non dirai-je. Non parce qu'avec vous comme avec les personnes qui étaient venues m'écouter à la Maison d'Amérique latine, je voudrais évoquer une retombée paradoxale de cet amour de l'amour.

Je m'étais servi, pour en parler, d'un roman qui a eu un succès étonnant ces dernières années. C'est une sorte de best-seller qui a été traduit dans un grand nombre de langues étrangères, et qui a été adapté au théâtre, alors que par ailleurs, il faut bien le dire, ce roman est assez nul. Mais souvent ce sont les ouvrages de ce genre qui en disent beaucoup sur les discours qui régissent notre monde. Ce livre, de Grégoire Delacourt, s'appelle : *La liste de mes envies*. Qu'est-ce que ce livre véhicule pour être ainsi apprécié, y compris – je m'en suis étonné – par la personne qui me l'a conseillé, et qui n'est pourtant pas inculte.

De quoi s'agit-il dans ce livre ? Une femme, qui a une vie modeste, achète un jour, exceptionnellement, poussée par des amis, un bulletin de

l'Euro millions. Elle s'en désintéresse totalement jusqu'au jour où elle apprend, tout à fait par hasard, que le gagnant est quelqu'un de sa ville, et qu'à quatre jours de la péremption il n'a pas présenté son bulletin. Évidemment le gagnant c'est elle, et c'est là que débute en fait l'histoire.

C'est qu'elle va bien chercher le chèque, mais qu'elle n'en parle à personne. Même pas à son époux. Elle ne dépose pas le chèque à sa banque. Et elle va plutôt commencer à s'interroger sur ce dont elle a vraiment envie. Elle cherche à faire — c'est le titre du livre — la liste de ses envies. Et en fait peu à peu elle va se demander quels sont ses vrais **besoins**. Au terme de ce questionnement aurait elle été déposer le chèque à la banque ? C'est vraisemblable quoique cela ne soit pas sûr. Toujours est-il qu'avant qu'elle le fasse le chèque disparaît. Il a été volé par son époux, qui a deviné toute l'histoire, et qui n'a eu aucun mal à transformer le Jocelyne qui est le prénom de sa femme en Jocelyn, son propre prénom. Il a volé le chèque et il a disparu.

Dès lors il ne s'agit évidemment pas d'un livre sur la société de consommation, mais d'un livre sur l'amour, parce que, au fond, le vrai besoin que l'auteur attribue à Jocelyne c'est l'amour. Et son mari, malgré quelques défauts, satisfaisait apparemment son besoin d'aimer, même si lui-même, en secret, rêvait apparemment de trouver un jour, grâce à l'argent, une existence plus facile, et la possibilité de nombreuses séductions. Mais entre-temps, par sa simple présence affectueuse, le mari a satisfait, pourrait-on dire, le besoin d'amour de sa femme.

Disons, puisque je parle de besoins, que cette femme qui n'a guère de désirs ou d'ambition sociale, il l'a, à lui tout seul, nourrie affectivement... Et je dirai aussi que par ailleurs, dans ce contexte, l'identité presque complète des prénoms n'est pas anodine. L'idéal de l'amour, dans ce monde-là, c'est que chaque Jocelyne ait son Jocelyn : quelqu'un de presque identique, en qui on trouve tout, et à qui, bien sûr, on puisse faire la confiance la plus absolue.

Nous sommes peut-être en état de comprendre à présent pourquoi ce livre dont je viens de vous parler est tellement apprécié, par un lectorat si nombreux. C'est qu'il joue aussi sur l'autre versant d'une telle croyance en l'amour, d'un tel amour de l'amour. C'est qu'évidemment un tel absolu est tout prêt à se retourner, et que l'être le plus aimé, celui dont on attend tout, on craint peut-être en même temps qu'il vienne à manquer. Ou plutôt on craint qu'il ne trahisse, qu'il vole, qu'il abandonne. Bref l'ange dissimule à peine le démon.

Je dois dire d'ailleurs que la personne qui m'a conseillé ce livre, une femme, a peut-être cette perception des hommes. Les plus angéliques apparemment seraient les plus démoniaques. Mais je n'en dirai pas plus là-dessus. Même si je n'y étais pas poussé par la discrétion, je n'insisterai pas sur cet aspect relatif à cette personne particulière, parce que mon idée c'est qu'une certaine forme contemporaine de l'amour de l'amour s'accompagne assez aisément de la paranoïa, qui prend tant de place dans le monde contemporain. La personne qui m'a conseillé le livre n'est pas paranoïaque

Mais elle est bien prise dans ce discours contemporain.

Qu'est-ce que je trouve particulièrement contemporain dans ce que je viens de décrire ? Je ne vais pas avoir trop de temps pour le développer. À la maison d'Amérique latine j'avais trouvé un biais pour le faire saisir. Je m'étais référé à une tout autre idée de l'amour, celle que l'on trouvait dans les plus belles sambas et bossas-novas des années cinquante et 60. La samba

n'est vraiment la samba, l'amour n'est vraiment l'amour, que s'il intègre quelque chose de triste. En français nous disons – ou nous disions, naguère — il n'y a pas d'amour heureux. Et cette limite mise sur la foi en l'amour évitait sans doute son retournement en haine paranoïaque de l'autre. Ce retour cinquante ans en arrière me servait donc pour tenter de spécifier, par opposition, où était la modernité dont je parlais.

Faut-il alors terminer sur cette version de l'actuel, tout aussi peu encourageante que la volonté de jouir à tout prix de la jouissance objectale ? Faut-il terminer sur cette représentation de l'amour qui se mue si vite en haine ? Je crois que là aussi il ne faut pas simplifier. Il faut peut-être plutôt se demander si, au-delà de cette présentation de l'amour que j'ai mise en relief, il n'y aurait pas aussi, dans l'amour de l'amour aujourd'hui, l'expression d'un désir de dépasser l'inconsistance des jouissances instantanées.

Pour développer cela, je pourrais m'appuyer sur quelque chose que Lacan a dit sur l'amour, quelque chose qui vient très tôt dans son séminaire. C'est en fait dans le séminaire 1. La première fois donc que dans son séminaire Lacan risque un développement sur l'amour comment le présente-t-il ? Eh bien il dit que c'est une des passions de l'être. Je laisserai de côté le fait que pour lui il y a trois passions de l'être, l'amour, la haine, et l'ignorance. Mais en quoi l'amour est-il une passion de l'être ? Eh bien ce n'est pas trop difficile à saisir. Quand nous aimons nous pensons aller au-delà de l'apparence, au-delà du semblant. Nous voulons saisir l'Autre dans sa vérité, nous voulons nous-même nous montrer sous le jour le plus vrai.

Évidemment — Et je crois que j'ai parlé de ça — Cet investissement totalitaire peut avoir les conséquences les plus néfastes. Mais attachons-nous, non pas à ses conséquences, mais à ses causes, et cela en tentant d'être attentif à ce qui se passe dans notre modernité. Comment lire l'exaltation de l'amour aujourd'hui ? Est-ce une façon de méconnaître le tissu complexe des singularités du désir ? Ou bien est-ce que ça ne peut pas se soutenir de l'espoir d'atteindre un réel un peu plus consistant que celui que propose la mobilité trop grande du désir dans le monde contemporain ?

Si c'était le cas cette passion, qui vise l'Être, répondrait à une attente spécifique du sujet humain, et cette attente, quoi que nous puissions en penser, nous ne pouvons pas la confondre avec une jouissance de l'actuel. Elle ne se confond pas avec le flash du toxicomane, ni avec le binge drinking, et sans doute ne faut-il pas trop tarder à nous en occuper, si nous ne voulons pas que nos analyses soient trop datées.